

## AVEC GIDE EN EGYPTÉ <sup>1</sup>

par

ETIEMBLE

Au début de son séjour à l'hôtel Cataract, en janvier 1946, Gide consignait fréquemment des réflexions que nous livre son Journal: les 15, 19, 21, 24 janvier. Puis le 31 ceci: "Sur le Nil. Je me laisse entraîner(Oh! très volontiers) par Robert Levesque jusqu'à Wadi Hálfa. Partis hier en auto d'Assouan, vers 11 heures." Du 24 au 31, rien. Rien de publié, du moins.

Puisque, du 24 au 31 janvier, mon journal recoupe celui de Gide, m'excusera-t-on de livrer quelques-unes des pages qui concernent l'un des hommes que j'ai le plus aimés, l'un de ceux à qui je dois le plus ? Je ne suis pas de ceux qui, de leur vivant, divulguent leur Journal, et par conséquent n'y avouent que l'avouable. Mais il s'agit d'un mort, et si je joue un rôle, qu'on veuille bien considérer que c'est à la façon dont au bridge intervient le mort. J'espère avoir supprimé presque tout ce qui dans ces notes, n'intéresse que Gide et moi.

Alexandrie, le 16 janvier 46.

En réponse à celle que je lui écrivais pour regretter la malencontre qui nous avait empêchés de nous joindre au Caire, lettre aujourd'hui de Gide: "Ne regrettons pas cette inconcordance des trains: la rencontre sera, en Haute-Egypte, incomparablement plus agréable. Si, le 24, vous gagnez directement Assouan, nous prolongerons, Robert Levesque et moi, notre séjour ici pour vous y attendre. Notre intention est, ensuite, de nous arrêter assez longuement à Louxor(où nous avons déjà passé huit jours)./.../ De toute manière, qu'un message de vous nous avertisse de vos projets de distribution de temps, afin que nous prenions dispositions en conséquence/.../ Viendrez-vous seul, ou avec Yassu Gauclère ?

Veillez lui transmettre mes souriants hommages/.../" Répondu que nous arriverons le 27, Yassu Gaucière et moi, pour quelques jours.

Heureux certes d'enfin retrouver Gide, que je n'ai pas vu .longuement depuis Alger, l'été 44, chez Mme Heurgon et dans les bistros où nous buvions du vin rosé. Mais plus inquiet encore, plus angoissé qu'heureux, car je ne suis devant lui jamais tout à fait moi-même. Depuis ce jour de 1933 où le Jean Louverné que je signalais alors fut accueilli pantelant rue Vaneau, sanglota durant le premier entretien, et, comme je le lui écrivais ensuite, fut d'autant plus daim que plus douloureusement il redoutait de le paraître, je n'ai jamais pu me trouver simple devant lui: contracté toujours, malgré tant de bienveillance, tant d'attention et d'attentions témoignées; (quand je pense qu'il accepta de lire en manuscrit *L'Enfant de Choeur*, et qu'il me rédigea une pleine page de notes précises pour me suggérer quelques amendements, dont j'acceptai la plus grande part ! ). L'admiration, le respect agissaient sur ma voix avec autant de force et de la même façon que le désir en moi, maintenant, de la femme. Je lui dois trop, et trop bizarrement, pour ne me sentir point devant lui paralysé: la peur de lâcher une sottise bien entendu en couve dix. Je sens aussi que sur trop de graves questions trop longtemps j'ai pensé comme lui, selon lui. Rien qui plus décisivement le contrarie qu'un disciple. Mais enfin, puis-je défaire en moi l'effet qu'y produisit la lecture, quand j'avais dix-neuf ans, de son *Immoraliste* ? Les ciseaux de Moktir ont à jamais coupé le lien de mon esclavage intellectuel et moral. Et puis, que de fois j'ai pleuré en lisant *Le Retour de l'Enfant Prodigue*: chaque fois que je le lisais. Et puis, grâce à lui, j'ai goûté à la femme, et je l'ai connue bonne et je l'ai souvent aimée.

Il est vrai que je ne suis plus son disciple désormais. Sinon en ceci que, dès longtemps, j'ai jeté loin de moi ses *Nourritures*, ses autres livres. Ils ne commandent plus ma vie, encore que longuement ils enchantent ma bouche, et parfois mon esprit. Mais alors, nos différences, nos divergences ne vont-elles pas compromettre ce revoir ? Je me rappelle qu'après un déjeuner chez Mme Heurgon, en 1944, où frais échappé de Chicago je disais avec

violence mon horreur du Middle-West, de l'*American way of life*, et les réserves que m'inspirait la conduite là-bas d'André Maurois (grand ami de la maison, ce que j'ignorais), Gide me prit à part pour un petit cours de rhétorique et de persuasion, m'expliquant que nul argument, et d'autant moins que plus fort, ne peut séduire quelqu'un qu'a déjà révolté un argument moins bon. Je le sais, mais l'évidence en moi crie si haut que je m'obstine à tout confier à la raison, aux déductions, aux preuves de faits. J'insiste, je fonce, et j'enfonce dans leur erreur ceux que mon propos était de détromper. Trop éréthique en somme pour ne point exaspérer celui en qui le goût des extrêmes a produit un milieu juste. Et pourtant il me convie avec Yassu Gauclère. Si tout ce que je contrains de violence doit l'agacer, pourquoi diable souhaite-t-il de me revoir "non dulcifié" ?

*Assouan, dimanche 27 janvier.*

Gide nous attendait à la porte du *Cataract Hôtel*, et nous invita aussitôt, car c'était l'heure du déjeuner, à la table qu'il partageait jusqu'alors avec Robert Levesque. Les chambres, bien; la chère, de qualité médiocre, ou pis: fort indigeste, surtout. Alors que Yassu Gauclère, Robert Levesque et moi faisons les petites bouches, Gide mange, et repique au plat, d'un appétit qui me navre à la fois et me comble d'espérance. Avec un pareil estomac, je le vois vivre centenaire et m'en réjouis, mais j'aimerais qu'un homme si sensible à Chopin, à la beauté des corps, à celle du langage, résistât mieux à la laideur de ce menu. Contre Diderot, je tiens en effet que l'odorat et le goût peuvent nous apporter, eux aussi, comme les autres sens, la joie de la beauté.

Est-ce pour percevoir en Gide cette faiblesse qu'un instant je me sens plus calme en sa présence. *The Presence*, comme disent les Anglais pour signifier la présence par excellence, celle du Prince, cette fois ne m'emplit point d'horreur sacrée, mais d'une tendre indulgence. Voilà pourtant dix ans que j'ai pour la première fois observé en Gide une faiblesse, faiblesse dont pourtant je n'avais reçu nul confort. C'était à la maison de l'A.E.A.R., quand il

prêtait son nom, accordait sa présence au communisme. En l'honneur de la République espagnole, on inaugurait une exposition de dessins et de caricatures: *In nomine Patro et Filio/sic!*, des curés tiraient sur le peuple. Discours d'usage, banals au delà du souhait, et qui nous invitèrent à nous réfugier, Gide et moi, dans une salle écartée où ne nous atteignait qu'un indistinct ronron. A la fin d'un discours qui nous avait heureusement échappé, j'eus la surprise et la tristesse de le voir applaudir, accompagnant avec discrétion le tumulte des autres salles.

Toujours est-il que cette fois je me sens mieux: Gide a mangé sans aucun discernement. Jusqu'à la bouteille de champagne qu'il offrait, tout décevait le palais: elle se révéla du petit spoumanté, tirant sur le cidre bouché ou plutôt sur le poiré.

Bien des gens daubent sur son avarice. On connaît moins sa générosité, lorsque la cause en vaut la peine. Quelqu'un qui ne peut offrir sans le faire avec soin remarquer une bouteille de champagne, mais qui, lorsqu'il le faut, sait donner cent mille francs pour sauver un écrivain, me paraît d'autant plus moral, d'autant plus gidien, que la générosité ne lui est pas un besoin naturel. Sablant un Veuve Clicquot qu'il payait en monnaie de singe, dira-t-on Sachs plus "méritant" ?

Durant le déjeuner, Gide raconte qu'il vient de recevoir une lettre, que lui a fait parvenir un domestique de l'hôtel, un poète polonais: "Honoré docteur André Gille", telle est la suscription. Il évoque cette Allemande qui riait de joie en le voyant courir après un insecte élusif. Il nous donne à lire une lettre de Bagdad, fort belle. On lui promet "l'immortalité, non pas peut-être pour /son/ mérite littéraire ou esthétique" mais parce qu'il a donné aux jeunes l'inquiétude et quelques raisons de survivre.

Aussitôt après déjeuner, Alexandrins et Cairotes nous assiégent, afin d'être présentés, d'obtenir une poignée de main, une parole, une dédicace. Ah ! les dédicaces, quel fléau ! Tout le monde ou peu s'en faut promène sous le bras, qui, un *Immoraliste*, qui, une *Porte étroite*, les seuls bouquins qui se trouvent en Haute-Egypte. On épie ses allées et venues, et jusqu'aux nôtres. Sur nos refus,

on nous juge avec sévérité; plus sévèrement encore cette "momie" avec son ridicule chapeau pointu. "Il ne pourrait pas porter des chapeaux comme tout le monde, non ? " Ne se doit-il pas à la France ? Ne devrait-il pas, chaque jour, assister à un coquetètel que les hivernants volontiers chaque jour lui offriraient. On va jusqu'à me faire comprendre que mon devoir d'état consiste à plus ou moins maquereller la dédicace. Moi qui n'oserais jamais en demander une pour ceux de mes Gides, les plus nombreux, qui n'en comportent pas ? Moi qui me repens de lui avoir envoyé, voilà cinq ou six jours, une de mes étudiantes, en le priant de signer pour elle un ouvrage(ce qu'il fit).

Hélas ! rares en cet hôtel ceux qui, rencontrant Gide au hasard d'un couloir et par lui favorisés d'une poignée de main, auraient eu, de stupeur, le tact de s'écrier, ainsi que fit le domestique-poète polonais: "C'est vous ! " et de se taire ensuite.

Durant le somme de Gide, je suis resté avec Robert Levesque. Ses mèches rebelles, ses épis d'enfant boudeur, pimentent la gravité, l'enjouement de son esprit, la délicatesse de ses manières et de son coeur. Quel parfait compagnon de voyage en effet ! A peine Gide est-il revenu parmi nous, un Grec enlève Robert Levesque, une Française Yassu Gaucière, si bien que je me trouve seul en présence de La Présence: du coup, ressaisi par l'angoisse. Bientôt il la résout, par la simplicité du ton, la justesse du langage, dont il formule toute chose, de la plus simple à la plus grave. Il me dit tout d'abord souhaiter que Jean Paulhan dirige *L'Arche*, et n'avoir lancé la revue qu'avec cette arrière-pensée. Moi aussi, j'aimerais Paulhan directeur d'une nouvelle revue française; mais ses loisirs actuels lui permettent d'écrire: le *Sade*, par exemple, irréprochable. Gide en connaissait le fragment publié dans *Labyrinthe*. Il avait jugé beau *Le Guerrier Appliqué*, mais un peu "constipé". Le *Sade*, en revanche, "d'un ton, d'une écriture parfaitement aisés, aristocratiques". Gide parle ensuite de Jean-Paul Sartre: du *Mur*, "un chef-d'oeuvre"; de *La Chambre*, "très belle"; de *La Nausée*, "imparfaite, mais riche et bien"; des *Chemins de la Liberté*, "médiocres", Réticent à propos des *Mouches*, que je

défends trop vivement pour le convaincre. Plus réticent, hostile même( avec un brin de hargne) à l'égard de l'existentialisme, qu'il ne connaît guère, ce me semble. Je regrette un peu que Gide à son tour tombe dans le panneau: Sartre-Camus, ce type achevé du couple dioscurique sans lequel il m'est évident que ne peut se fonder une histoire littéraire. Je ne vois quant à moi rien de commun, mais rien, entre ces deux écrivains, sinon qu'ils écrivent en 1940. Gide aime *Noces*, dont la langue lui plaît( à cause peut-être de défauts qui lui rappellent ses premiers livres ? ); il aime beaucoup l'homme, craint toutefois que le succès de *Caligula* ne tourne la jeune tête; en serait navré, car il compte sur Camus.

Nous parlons de son journal. J'avoue qu'il me paraît fâcheux, si l'on publie un *Journal*, de n'en pas tout publier; et tant pis pour les risques ! Il en tombe d'accord. Ah ! s'il avait pu révéler tout ce qu'il a écrit de la politique américaine en Tunisie ! L'intérêt de la victoire l'avait incité à différer ces confidences.

-- Mais alors, il fallait ne rien publier sur cette affaire !

Comme chaque fois que je le contredis, Gide m'approuve sans réserve. Faiblesse ? Refus de la discussion ? Ou plutôt que chaque idée accueille en lui l'idée contraire ? Ceci surtout, je crois, qui est bien.

Thé, promenade au jardin public, puis en ville après une visite à la librairie d'Assouan, celle chez qui s'approvisionnent en vain les fanatiques de l'autographe. Je me souviens qu'au retour devant le *Cataract*, à l'heure où les oiseaux se rassemblent pour la nuit dans les arbres qui bordent la façade, Gide cita un joli mot de Francis Jammes: "Les oiseaux font frire les arbres."

Assouan, 28 janvier

Nous prendrons désormais tous nos repas ensemble, Gide, Robert Levesque, Yassu Gauclère et moi. Le jour de notre arrivée, sous le prétexte de ménager nos quatre libertés( en fait, il vient de l'avouer, par prudence), Gide avait stipulé que nous ferions tables à part. Je me réjouis de ces heures supplémentaires passées auprès de lui, car si parfois la mémoire des faits récents lui faut soudain,

celle du passé reste vive, docile et précise; le jugement, fidèle à ce que nous en savons; la curiosité, quel exemple ! Comme je lui offre une plaquette, en la datant du 26 janvier, jour de mes trente-sept ans: "J'ai senti hier que je devais offrir du champagne." Délicieuse ambiguïté de ce "devais".

Le matin, visité au désert les ruines d'un couvent copte. Nous traversons le Nil dans une barque, escortés de nombreux négriers presque nus sur les bidons d'essence qui leur servent de barquettes et qui chantonnent en pagayant, ou, quand l'esquif se renverse, en nageant. La mélodie, qui n'est pas laide, s'achève, hélas ! sur "hipipourra-vérigoude". Les chanteurs-nageurs s'approchent alors de notre felouque, agitant pour le bakchiche leurs petits paumes roses. Gide allègrement distribue des piastres, grosses et petites ( dix et cinq millièmes) , en faisant deviner dans quelle main il y en a. Il y en a, bien sûr, dans l'une et l'autre; j'aime cette attention, et que le jeu si gracieusement dissimule la "charité". Au retour nous les voyons s'ébrouer ou se rôtir sur les roches plus noires qu'eux.

Si lassante soit la montée vers le couvent, dans le sable et le soleil, Gide obstinément refuse de se reposer. Lui qui si volontiers parle de son grand âge, il supporte mal qu'on le soupçonne de fatigue. Ce qui ne me retient pas, lorsque nous arrivons aux ruines, de suggérer qu'on pourrait s'asseoir à l'ombre: "Mais je ne suis pas fatigué ! "En route, nous avons parlé de sodomie, avec une simplicité qui m'a surpris car, malgré *Corydon*, je l'avais toujours rencontré secret en paroles sur ce sujet. Il se réjouit d'apprendre que le *De sodomia tractatus* du R.P. Sinistrari d'Ameno enseigne que le clerc convaincu du "crime abominable" est beaucoup moins puni que le laïc prévenu. Alors que celui -ci doit être confié pour de bon au feu qui purifie, si quelque frère est noté du "crime innommable", on doit certes le brûler, mais "en quelque sorte" et "au milieu de flammes légères placées çà et là autour de lui"; après quoi on le condamne "irrévocablement à la prison perpétuelle". Irrévocablement, c'est-à-dire pour quelques années, après lesquelles le ministre général pourra le libérer.

Incidentement je m'aperçois que Gide reste fixé aux idées d'*Attendu que...* Cette fois, c'en est fini de l'hésitation qui jusqu'alors le balançait. Dieu n'est plus pour lui que le fils de l'esprit de l'homme.

Avant le déjeuner, tandis que nous nous lavons les mains au savon liquide: "On dirait du sperme; ils devraient colorer ça." Comme un peu plus tard nous parlons de *Salsette*, que Gide tient pour détestable( encore ne sait-il pas à quel point, car il n'a point vécu dans les Etats-Unis), il évoque la civilisation yanquée de l'avenir ( celle en fait du présent ) avec "distributeurs de sperme" analogues à celui du *Cataract Hotel*. Puis il conte plusieurs belles histoires concernant la naissance. Celle de la petite Nicole Péguy, à qui l'on a tout dit, et qui renseigne ses copines: "Les chattes font les petits chats, les mamans , les petites filles, et les papas, les petits garçons." Celle aussi d'une enfant de huit ans, unique fille et fort choyée, qui va bientôt avoir un petit frère. Dès qu'on lui annonce la nouvelle, elle devient jalouse de celui qui va naître. On essaie de la rassurer. Elle tombe malade. La mère fait une fausse couche. On espère que du moins la fillette ira mieux. Curieusement, la maladie s'aggrave. Jusqu'au jour où le psychiatre fait avouer à l'enfant qu'elle descend chaque soir au jardin, pourvue d'aiguilles à tricoter, afin de perforer tous les choux de la planche. Persuadée qu'elle a donc tué son petit frère, c'est cela qui la minait.

-- Ah ! le beau sujet de nouvelle !

-- Je vous le donne.

Le bruit qu'on fait de Jean Genet intrigue Gide et l'agace. Je ne puis guère apaiser sa curiosité, car je ne connais Genet que de visage, par quelques-uns de ses livres, et pour en avoir plusieurs fois discuté avec Roger Stéphane qui le pratique. Gide s'étonne surtout des sentiments d'admiration que Jean-Paul Sartre professe pour le casseur: "Genet chie en public. C'est admirable ! Il n'y a pas un mot à changer. Littérature engagée ", conclut-il avec un sourire, et non sans injustice. Pour des raisons analogues, il est sévère à l'égard de Mouloudji: "Beaucoup moins bon que *La Belle*

*Lurette*, n'est-ce pas ? "

Tant de modestie, celle du "n'est-ce pas", nous embarrasse. Ce "n'est-ce pas" me rappelle que, le jour où pour la première fois je fus admis rue Vaneau Gide se disposait à expédier vers Moscou la préface à la traduction russe de ses *Œuvres*. A moi qui venais tremblant solliciter les secrets du beau langage, voilà-t-il pas qu'il demande un avis ? Eperdu, je lus et relus la préface, terrorisé à l'idée de trouver quelque chose à redire, honteux à l'autre idée de peut-être manquer l'épreuve, car je ne doutai pas ce jour-là du caractère initiatique de la question. Enfin je butai sur un mot qui me parut imparfait. Gide aussitôt d'en convenir; il allait derechef récrire la phrase entière. Durant quelques semaines je portai ce souvenir en moi comme un bijou. A moins mal connaître Gide, je compris qu'il n'avait point voulu jouer à la sphynge, et que sa modestie l'inclinait jusqu'à chercher les avis les moins sûrs. Témoin de ma déroute, il avait voulu me rallier. Depuis lors, j'ai toujours connu l'écrivain à ce doute perpétuel, à cette docilité: la modestie de Supervielle, par exemple.

Maintenant qu'il redoute la sclérose de la vieillesse, Gide plus instamment cherche à se rassurer sur des goûts dont il craint qu'ils ne soient l'effet de l'âge. A deux reprises en deux jours, il insiste pour connaître notre opinion de Paul Eluard. Immodérément satisfait de nos réserves: "J'avais peur de n'y pas mordre parce que je suis trop vieux."

Gide sent-il, oui sans doute, qu'en prenant (ou feignant de prendre) nos conseils, c'est lui surtout qui nous en donne et que nous réprimons mal un sentiment d'amour-propre un peu vain lorsque nous constatons quelque conformité du nôtre à son jugement. Cette modestie seule peut m'expliquer notre soirée du 28, tout entière occupée à corriger les épreuves de *Thésée*. En dépit de Roger Martin du Gard, qui ne fait aucun cas de cet ouvrage, Gide l'améliore avec soin, confiant en cette joie qu'il connut à l'écrire. Joie telle qu'il n'en avait point éprouvée depuis *les Caves*.

Dans la phrase sur le synoecisme, je propose de supprimer

l'"Asty", un peu pédant. Gide aussitôt le condamne, mais du coup veut supprimer la phrase entière. Je me récrie: l'idée me plaît, et l'allusion que j'y lis à l'Europe qu'il faudrait faire. Voici l'Asty par terre et la phrase sauvée. Gide inquiet du "rétorquer" que j'aime et que je défends, ainsi que divers emprunts au Littré. Comme depuis des semaines je prépare un essai sur le style de ce récit, en comparant aux dernières variantes le texte original de l'édition Schiffrin, et que j'en connais assez bien le détail, je proteste contre plusieurs "que" trop précieux; l'un surtout, avec le sens de "sinon". Nous en discutons longuement. Il faut que je relise le *Thésée* d'ici demain, afin d'y relever les détails litigieux.

29 janvier.

Déjeuner; Gide longuement nous entretient de Simenon: il connaît trente au moins des romans de cet écrivain, qu'il admire un peu pour les mêmes raisons qu'il fait Balzac ou Zola. A quoi j'objecte l'autobiographie: *Je me souviens*, qui ne vaut rien. Gide l'avait lue en manuscrit, jugée "assomante"; Simenon la récrivit "beaucoup mieux". Que devait être la première version ! Gide prépare un essai sur Simenon, regrette seulement d'avoir si peu écrit sur cet auteur: "C'était peu de chose, mais je voulais prendre date." Il m'offre son exemplaire de *L'Homme qui regardait passer les trains*, en m'invitant expressément à le lire. Au dessert, il convie Etienne Mériel, avec qui nous échangeons nos histoires de coquilles. Celle de "mes coquilles" qui devient "mes couilles"; celle du président de la Confédération helvétique qui a passé "une heure dans le wagin(pour wagon) de la reine de Hollande", etc... On décide alors de filer en auto.

Au barrage, les gosses plongent pieds en avant. C'est leur métier, pour un menu bakchiche. Gide caresse les épaules, les bras, les petites poitrines: l'un des enfants est très gracieux; l'autre, un simulateur, qui veut son bakchiche, mais non pas plonger. Je ne sais lequel est le plus cher au coeur de Gide, mais je sais que je souffre plus qu'un peu à l'essai de plaisir que je le vois ainsi manquer. Retour par les carrières de granit, où nous

considérons, encore engagé dans la roche en place, l'obélisque dont on nous assure qu'il aurait pesé plus de onze cents tonnes. Traces des coins de sycomore qu'on humectait et qui, se gonflant, faisaient craquer le granit, à la façon des laminaires qu'on utilise à d'autres fins.

Pendant le thé (Gide s'abstient d'en boire par souci de ses nerfs), il nous parle des trente années de silence qu'il a subies; des "frais de carrière" qu'inscrivait sa mère au livre de raison, afin de justifier les impressions à compte d'auteur; des *Nourritures*, dont cinq cents exemplaires durèrent plus de vingt-cinq ans; de l'éditeur Fisbacher, lui écrivant, trois ans après *la Porte étroite*: "Nous nous adressons à vous pour savoir qui a publié ce livre que nous demande un client."; de Fortunat Strowski, seul à bien recenser le roman des *Faux-Monnayeurs*. "Et si j'avais crevé avant la vieillesse..." Yassu Gaucière lui confie quel rôle pourtant ont joué dans sa vie *Les Nourritures* ( Gide, alors: "Vous ne vous doutez pas à quel point le titre parut grossier ! "); je lui raconte enfin ma rencontre avec *L'Immoraliste*, les vols que je commis. Lui s'étonne qu'on ait si peu écrit sur le voleur, m'invite à faire quelque chose là-dessus. J'y travaille, justement. Ces histoires de vol conduisent Gide à Marc Allégret qui, chaque jour, à la sortie de l'école volait un oeuf chez l'épicier, rangeait son larcin au sommet d'une armoire. La mère, un jour, fait choir un oeuf ou deux. Explications. Les vingt oeufs ont été volés. Le père, un pasteur, décide qu'on les rendra, et que, pour ce faire, il mettra sa redingote. En redingote, il traîne donc chez le marchand un coupable impénitent et tout joyeux.

*Assouan, mercredi 30.*

Lu, cette nuit, avec plaisir, le Simenon, encore que j'y désapprouve force pages inutiles. Aux notes marginales, j'ai compris ce qu'il avait tant aimé, Gide: soi - même; la confession de Kees Poppinga, pp.156-164. Cette phrase, notamment, est soulignée: "Pendant quarante ans, je me suis ennuyé." Gide nous résume le sujet de *Haut Mal*, qui semble en effet assez beau. Simenon écrit le

matin, comme en transe; à dix heures, libre de vivre. Il a gagné douze millions en dix jours. Modeste, en dépit de ses ambitions littéraires. Une fois encore, Gide regrette de n'avoir pas écrit l'essai qu'il se propose de consacrer à S. Comme il jalouse le critique du *Temps*, qui l'a devancé dans l'éloge ! Il fallait voir son sourire quand il avouait avoir une fois au moins envié André Thérive.

Avant de partir pour Wadi Halfa, Gide nous redit la "récompense" que lui fut, après ces trente années de silence, l'accueil que lui fit notre génération, la seule qui l'ait suivi, car maintenant, il le sent, ce n'est plus lui qui règne sur la jeunesse. Il espère que nous pourrons l'attendre à Louxor. Hélas ! non.

Je ne me rappelle plus si c'est au cours de cette promenade, ou durant le dîner, que Gide nous précisa les circonstances de "l'épisode: Ah ! Monsieur Duhamel", auquel fait allusion le *Journal* (1930, p.966) -- 1915. Dans le train. Une femme lit un numéro de *La Nouvelle Revue Française*. Gide -- "Je crois que vous lisez une revue qui me touche. Je crois même que vous me lisez." La femme change de couleur. Ses yeux font l'amour. Elle va s'agenouiller: -- "Oh ! Monsieur Duhamel ! " Duhamel à qui Gide compta l'histoire, la trouva paraît-il beaucoup moins drôle que je ne fis.

Entre temps, Riad Bey nous a montré le Musée: les nombreuses figures du dieu bélier, si fortement adoré ici sous Pharaon, les collections de colliers néolithiques. Indifférence de Gide à l'art de l'Egypte ancienne, dont il faut avouer que le Musée d'Assouan n'expose que des à-côté. En revanche il apprécie des objets minoens; des huiliers ( qui lui font évoquer celui de Guernesey: V -- pour Victor et vinaigre, H -- pour huile et pour Hugo).

Au dîner, où nous ne nous laissons pas, nous qui n'avalons presque rien, d'admirer l'appétit de notre hôte, Gide raconte sa querelle avec Romain Rolland, au sujet de Stefan Zweig. Comme il avait refusé de signer un manifeste en faveur de l'écrivain allemand(ou était-ce de lui rendre un service ?) Romain Rolland l'accusa de Nationalisme. Gide refusa de donner alors le motif de son refus, que voici: après avoir volé chez Mme Verhaeren les

lettres d'amour qu'elle avait reçues du poète, Zweig les remplaça par une liasse de feuillets blancs. Je rétorque le cas d'un bibliophile de ma connaissance qui récemment a dérobé un des trois exemplaires sur Japon imérial des *Nourritures terrestres* en édition originale. L'homme est pourtant "honnête": comme l'amour, la bibliophilie ne connaît pas de lois; souvent du reste les deux passions se combinent pour pervertir un seul individu.: à propos de Barthou, justement, qui joignait à ses moeurs fantaisistes un goût parfois honnête pour les livres rares et les plus rares manuscrits, Yassu Gauclère rapporte un mot de l'ancien ministre. Elle le tient de Mme Liouville, une de ses amies qui séjourne au Cataract; celle-ci parlait de *Si le grain ne meurt...* Sur quoi Barthou: "Je ne lis pas ces saletés-là." Joie de Gide: "Lui, bien sûr, c'est un autre genre, n'est-ce pas ? "

Avec quels petits soins, quel très grand soin, Gide encore se corrige ! Voilà pourtant soixante ans qu'il écrit. Que je n'oublie jamais cette leçon.

Comme nous allons ce matin visiter les tombes de la rive occidentale, Gide ajuste à son crâne le fameux couvre-chef pointu qu'il nous dit de "rafia", mais qui est de "rabane". Il conte le chapeau acheté à Carlsbad et qu'il ne mit pas de toute la journée, parce que nul n'en portait. Le soir, au moment d'entrer à la synagogue, pas de chapeau. Il dut en louer un, si crasseux, que durant la cérémonie il le tint de ses deux mains un tout petit peu au-dessus de sa tête.

Fraîcheur des fresques, des plafonds, que recopient hâtivement des artistes égyptiens, car les demeures d'éternité résistent mal au ciel ouvert. Réticences partout de Gide<sup>1</sup>.

Au retour, Madame Liouville nous confie son exemplaire de *La Porte Etroite*. En s'inspirant de Louis Barthou, Gide rédige une dédicace longue et gracieuse à faire crever de jalousie tous ceux qui vainement tournent autour de nous. Il nous montre alors une lettre que vient de lui adresser Mme A.-M.: elle se réclame de

1. Marcel Fort me dit plus tard tenir de Gide une lettre sur l'art de Haute Egypte. Espérons qu'il la publiera.

Louis Barthou, dont elle se sent "la fille spirituelle". Comme nous rions !

En auto, car Gide à cinq heures doit se trouver aux Wagons-lits pour y arranger son départ, demain, vers Wadi Halfa. Quand il revient de la sieste, Levesque lui présente Robert Liddell, et le prend à part un instant; après quoi, Gide prie ce jeune Anglais de se joindre à notre bande. C'est un de mes collègues à l'Université FArouk Ier, un de ceux pour qui existent la poésie et la beauté.

Mars,

A la fin de son séjour alexandrin, Gide m'a chargé de le conduire dans un magasin où acheter un assortiment de belles cravates. Comme j'avais pu procurer à l'un des administrateurs de la maison Châlons deux invitations pour la conférence que Gide prononçait au Lycée d'Alexandrie, je demandai rendez-vous à ce personnage pour lui annoncer la venue de l'écrivain et le prier de bien le recevoir.

Nous arrivons donc le matin chez Châlons, rue Chérif Pacha, Gide, Robert Levesque, Yassu Gaucière et moi. Je guide la compagnie vers le rayon des cravates, que j'ai au préalable reconnu. Robert Levesque en choisit pour soi plusieurs de fort bon goût. Sous la haute surveillance de l'administrateur, Gide palpe, compare, demande les prix. Au bout d'un assez long temps, propose à notre assentiment un lot de choses voyantes et criardes, où l'étoffe, les couleurs, les dessins, tout jure avec tout ce que nous considérons tous comme le bon goût, et comme le goût de Gide l'écrivain. Comparant son choix à celui de Robert Levesque, Gide curieusement préfère de beaucoup le sien. Car, enfin, le gidisme... Il ne réussit pourtant pas à nous arracher l'approbation qu'il sollicite, avec, une fois de plus, tant et tant de modestie; ni Robert Levesque, ni Yassu Gaucière, ni moi, ne cédon: intransigeants sur l'article des cravates. Gide n'en persiste pas moins à nous vanter les mérites d'un vert caca d'oie, ou d'un dessin si fantaisie qu'on le croirait sorti d'un magasin de Chicago:

des algues qui seraient quelque chose entre l'acanthé et l'amibe sinuent sur le fond cru d'un jaune de chrome, etc... Soudain:

-- Etiemble, je veux vous offrir une cravate, Celle-ci par exemple. A la vue de "celle-ci", je me récrie: non, vraiment, très sincèrement, je n'ai pas besoin de cravates. J'en ai tant chapardé chez mon ami David Weil de Chicago, avec sa complicité qu'il m'en reste encore, après deux ans d'Egypte, un nombre considérable.

-- Si, si ! je veux vous offrir une cravate. Celle-ci, la plus belle.

Je touche l'étoffe, du foulard de soie, incontestablement. Doublé de soie blanche, "Made for Châlons Alexandrie". Le prix marqué -- 2 livres 50 -- m'assure en effet que c'est, sinon la plus belle, du moins, la plus chère du magasin. Je feins de céder. Une cravate. Soit; Mais pas celle-ci (les moins chères en effet sont moins laides. Celles de Robert Levesque me plaisent. Il en reste des mêmes séries) Mais non, Gide en tient pour la plus belle du magasin.

-- D'ailleurs, c'est la plus chère, dit-il. Je veux vous faire un beau cadeau.

Cher Gide, comme je voudrais pouvoir vous faire plaisir ! Mais ces pois jaunes de deux millimètres de diamètre, rangés en lignes horizontales de six et diagonales de onze, sur ce qui serait la partie visible de la cravate, composent des quinconces, des carrés qui fatiguent d'autant plus ma vue qu'ils se détachent sur un fond uni aubergine; et que l'astigmatisme de mon oeil gauche double chaque alignement horizontal et diagonal d'une trace plus floue qui cache l'aubergine. En vain je me débats contre le noeud coulant; Gide en fait avec tant d'insistance valoir tous les mérites, il exige avec tant de ferveur de m'offrir "la plus chère", que bientôt je ne me débats plus. J'accepte, et, navré, je remercie.

Gide alors s'éloigne de quelques pas, prend à part l'administrateur et lui demande de faire le compte, en y joignant la cravate qu'il m'offre. Une fiche, une addition. Ce sera onze livre cinquante, ou douze livres cinquante ? à mille francs près, je ne me souviens plus. Mais je me rappelle fort bien qu'au vu de l'addition, Gide s'étonne. Quoi ? si cher ? pour si peu de cravates en somme.

-- Vous me ferez bien 10 % de réduction ?

-- Je regrette, Monsieur Gide, la maison se fait une règle absolue de rien vendre qu'à prix fixe.

-- C'est la règle générale; mais je ne suis pas n'importe qui. J'ai fait ici une conférence. Je crois même qu'Etiemble a pu vous procurer deux invitations. Pour André Gide, vous ferez bien le 10 % .

J'ai entendu. Je rougis, je pâlis, je souffre. Gide insiste. Que faire ? Vite, Yassu Gauclère détourne l'attention du grand homme et je glisse à l'oreille de l'administrateur:

-- Je vous en prie, faites le 10%. Je viendrai tantôt vous régler la différence: vous ne perdrez rien et vous ferez plaisir à Gide

Réitérant sa demande, Gide obtient enfin satisfaction. Du coup se tournant vers moi:

--Etiemble, vous allez la mettre tout de suite, votre belle cravate. Elle me plaft. J'ai voulu pour vous que ce fût la plus belle.

Que faire ? me pendre au noeud coulant de pois et d'aubergine. Je porte un peigné beige clair, avec une cravate unie, brun foncé. Ces pois jaunes, sur ce beige clair ! Mais, je le sens, mon refus peinera Gide.

Tout à l'heure, je viendrai payer une livre 25, les 10 % , la moitié du prix de la belle cravate que Gide, ce cher Gide, est tout heureux de m'offrir pour 2.250 au lieu de 2.500 francs.

Allons, du courage ! La gorge sèche à l'idée de tant de laideur tout à l'heure affichée sur moi dans les rues d'Alexandrie, je dénoue ma cravate brune, que j'empoche; J'ajuste mon carcan de pois et d'aubergine. Gide la caresse, l'admire une fois encore. L'administrateur nous guide vers la caisse; tout près de la sortie. Dire qu'il faut passer le battant de la porte et marcher posément dans cette rue passante, avec ma belle cravate, ma cravate de maquereau. Pendant que Gide, réconcilié avec soi-même, avec Châlons, paie de bon coeur, Yassu Gauclère me murmure:

-- Faut-il que vous aimiez Gide !

C'est vrai, Gide jamais n'en a rien su; moi, j'ai su ce jour-là que je l'aimais encore plus que je ne croyais.

1. Lorsqu'après la mort de Gide je publiai dans le numéro spécial que lui dédia *la N.R.F.* les notes de mon *Journal* qui concernaient nos rencontres en Egypte, haute et basse, j'avais signalé que celui de Gide concernant cette année-là ne soufflait mot de cette période. J'en avais conclu qu'il avait gardé mauvais souvenir de nos rencontres et, par délicatesse, avait choisi de n'en point faire mention. Cela me paraissait néanmoins peu vraisemblable, car ses dédicaces affirmaient le contraire: telle allusion à "nos heureuses rencontres en Egypte", par exemple. Or je trouve la solution dans les archives d'Arnold Naville, vendues par Pierre Bérès en février 1973, lot N°10, correspondance avec Arnold Naville. Elles offrent un document, daté de 1946: "Tous mes registres si bien rangés, mes manuscrits retrouvés...mon coeur fondait de reconnaissance. Un seul manque à l'appel, celui de mon *Journal* intime en Egypte, tout récent, que j'avais, fort négligemment, laissé traîner sur la grande table de mon studio ou sur le piano; journal fort indiscret, où pour la première fois de ma vie j'ai noté des ...aventures, (quasi quotidiennes à Louksor)..." J'y faisais moi-même allusion.

ETIEMBLE

---

---

---

#### EXCURSION A UZÈS

UNE EXCURSION A UZÈS EST PRÉVUE POUR LES 8 - 9 - 10 MAI EN COLLABORATION AVEC LA BIBLIOTHÈQUE ANDRÉ GIDE.

Que ceux que ce projet pourrait en principe intéresser veuillent bien en informer Mme de BONSTETTEN, qui leur enverra le programme et le prix de ce séjour.

---